



Nuevo Mundo Mundos Nuevos

Nouveaux mondes mondes nouveaux - Novo Mundo

Mundos Novos - New world New worlds

Coloquios | 2016

A la recherche des identités transatlantiques : des boucles conceptuelles au croisement de la société, l'histoire et la génétique

In Search of Transatlantic Identities : Conceptual Loops at the Intersection of Society, History and Genetics

Sarah Abel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/69589>

DOI : 10.4000/nuevomundo.69589

ISSN : 1626-0252

Éditeur

Mondes Américains

Référence électronique

Sarah Abel, « A la recherche des identités transatlantiques : des boucles conceptuelles au croisement de la société, l'histoire et la génétique », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], Colloques, mis en ligne le 10 octobre 2016, consulté le 20 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/69589> ; DOI : 10.4000/nuevomundo.69589

Ce document a été généré automatiquement le 20 juin 2019.



Nuevo mundo mundos nuevos est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

A la recherche des identités transatlantiques : des boucles conceptuelles au croisement de la société, l'histoire et la génétique

In Search of Transatlantic Identities : Conceptual Loops at the Intersection of Society, History and Genetics

Sarah Abel

Introduction

- 1 Dans cet article, nous nous intéresserons à la manière dont la production d'informations génétiques et son utilisation dans les pratiques généalogiques se sont développées au cours des deux dernières décennies aux États-Unis, et aux conséquences sociales du rapprochement de ces deux pratiques. Après la Seconde Guerre mondiale, la génétique des populations s'est positionnée publiquement à l'avant-garde des recherches antiracistes, en se donnant pour tâche de formuler de nouveaux cadres théoriques, nécessaires à l'étude et à la conceptualisation de la « diversité humaine », non plus sur la base de critères extérieurs (comme la mesure des traits morphologiques ou les évaluations socioculturelles de la « différence »), mais sur les analyses de marqueurs internes, moléculaires, quantifiables.¹ A l'aube du XXI^e siècle, plusieurs projets scientifiques internationaux commençaient à produire des analyses massives d'échantillons génomiques censés représenter l'échelle totale de la variation génétique de l'humanité, afin d'en déduire les « origines » évolutionnaires et géographiques des « populations » humaines.² Dans ce contexte scientifique, les analyses génomiques ont commencé à être proposées comme outil généalogique permettant de révéler les « origines génétiques » des individus et groupes, même en l'absence de toute autre source historique. Cette idée a rapidement donné naissance à une importante industrie de tests génétiques « d'ancestralité » (*genetic « ancestry » tests*), basée principalement aux États-

Unis et en Europe de l'Ouest, qui offre aujourd'hui aux consommateurs l'opportunité de décoder leur génome, afin de découvrir leurs « vraies » origines ancestrales, et même leur « ethnicité génétique ».³

- 2 Dès le départ, la conception et la vente des tests « d'ancestralité » ont été justifiées par les bénéfices psychologiques que cette nouvelle technologie, personnalisée, promettait d'apporter aux membres des diasporas, et notamment aux descendants d'Africains réduits en esclavage. Aux États-Unis, le test génétique est devenu un véritable phénomène culturel, et a été promu par des vedettes et par des intellectuels afro-américains, comme le moyen, non seulement de connaître les identités africaines des ancêtres *esclavisés*, mais aussi de réparer, sur le plan symbolique, le traumatisme historique que fut le Passage du milieu (*Middle Passage*).⁴ Cette nouvelle pratique reprend des aspects de la généalogie traditionnelle, largement popularisée par la parution en 1977 de la série *Roots*, qui fait encore partie des émissions les plus suivies de l'histoire des États-Unis. Dans le best-seller d'Alex Haley, dont fut tirée la série, l'auteur raconte comment ses propres recherches sur l'histoire orale de sa famille l'ont mené jusqu'au village ancestral gambien d'un aïeul, qui aurait été réduit en esclavage à la fin du XVIII^e siècle.⁵ En revenant à « l'origine » de sa lignée familiale, et en retrouvant le nom africain de son ancêtre, Haley a pu lever le voile de silence imposé injustement à sa famille pendant des générations, et s'approprier son histoire. Aujourd'hui, les annonces des entreprises des tests « d'ancestralité » semblent suggérer que, pour quelques centaines de dollars, tout le monde peut faire l'expérience du voyage cathartique de Haley, sans même devoir étudier son histoire familiale.
- 3 Dans la suite de cet article, nous examinerons comment deux discours se sont mêlés pour infléchir le développement de nouveaux dispositifs visant à relier des individus et groupes des deux côtés de l'Atlantique. L'un de ces discours est scientifique, il met les recherches génomiques en première ligne d'une quête de vérité qui cherche à révéler les structures sous-jacentes et les relations biologiques des « populations » humaines ; l'autre est social, il affirme le droit de tout individu à « se connaître soi-même » en identifiant la patrie et le « peuple » de ses ancêtres. En suivant les théories et processus qui mènent à la création et à la commercialisation des tests génétiques « d'ancestralité », nous soulignerons également les glissements et les dévoiements conceptuels qui permettent aux généticiens de créer de la signification sociale à partir de données moléculaires, en convertissant les marqueurs génomiques en liens de parenté, les « populations génétiques » en « groupes ethniques », et en donnant aux identités ancestrales et aux origines géographiques une valeur sociale et économique. Enfin, nous nous intéresserons à quelques cas d'étude d'utilisations des tests, afin d'évaluer comment ces concepts sont interprétés et mobilisés dans les discours et les pratiques des acteurs sociaux à la recherche de leurs « racines » ancestrales.

La génétique et les recherches des identités des Africains réduits en esclavage aux États-Unis

- 4 En 1991, au cours de fouilles dans un chantier de Manhattan, les ouvriers trouvent un ancien cimetière, qui figurait sur les plans du XVIII^e siècle sous le nom de « Cimetière de Nègres » (« *Negroes Burying Ground* ») : entre l'été 1991 et juillet 1992, des entrepreneurs indépendants découvrent plus de 400 tombes. Cependant, les fouilles sont suspendues

suite à plusieurs pétitions et plaintes de la part des membres de la population afro-américaine, locale et nationale, qui exige le droit de prendre des décisions concernant le traitement des restes trouvés sur le site, et d'infléchir les objectifs de ces recherches. Ces demandes faisaient écho à l'histoire trouble des recherches biologiques au cours du XXe siècle qui ont conduit des expériences médicales sur des Afro-Américains, comme la tristement célèbre étude de Tuskegee sur la syphilis, souvent sans le consentement éclairé des participants.⁶

- 5 A partir de juillet 1992, conformément aux demandes d'un groupe d'individus qui s'identifie en tant que communauté « de descendants » des enterrés au cimetière, un petit groupe d'hommes politiques, comprenant des sénateurs, des membres du Congrès, et le maire de New York, fait pression sur le gouvernement pour arrêter les plans de construction, et changer l'équipe en charge du projet et son orientation générale. A partir de ce moment, le projet, désormais nommé le « *New York African Burial Ground Project* », est remis à une équipe de chercheurs uniquement afro-américains d'Howard University (Washington D.C.), qui mettent en avant les questions suivantes : de quelles populations et de quelles régions étaient issus ces individus ? Quels étaient l'état de santé et les conditions de vie de ces Africains, réduits pour la plupart en esclavage ? Que pouvait-on apprendre sur les transformations culturelles et physiques de ces individus, lors de leurs passages des sociétés hétérogènes, africaines, vers un milieu hybride, afro-américain ? La nouvelle équipe, regroupant des chercheurs venant de plusieurs disciplines, a essayé de répondre à ces questions en menant des analyses ostéologiques, radiologiques, chimiques, historiques, archéologiques, artistiques, botaniques et génétiques, qui ont permis d'établir une base de données capable de fournir un portrait détaillé de chaque individu, et de la population du cimetière dans son ensemble. Comme l'a expliqué Michael Blakey, directeur du projet et anthropologue biologique, cette approche était novatrice, non seulement parce que, du point de vue technique, elle utilisait des technologies de pointe, mais aussi parce qu'elle adoptait une nouvelle perspective, en se détachant des analyses biologiques et anthropologiques menées jusque-là sur les restes humains de l'époque coloniale. Majoritairement conduites par des chercheurs d'origine européenne, celles-ci avaient tendance à se focaliser sur la question de la catégorisation taxonomique « raciale » des squelettes, et ne s'intéressaient pas aux éléments culturels et individuels, qui pouvaient être interprétés à partir des corps-mêmes : par exemple les traces des pratiques rituelles de modification dentaire, communes à certains groupes africains, mais qui n'existaient pas, sauf exceptions, dans le nouveau monde ; ou les traits morphologiques, qui pouvaient permettre de se faire une idée des régimes alimentaires de la communauté.⁷
- 6 Dès le début du projet, l'avancement de l'*African Burial Ground Project* a été suivi de près par un groupe de lobbyistes afro-américains qui intervenaient pour remettre en question la conduite des recherches. Dans un article de 1997, Cheryl La Roche et Michael Blakey ont expliqué comment cette relation « clientéliste » avec le public afro-américain a obligé les chercheurs à se convertir, pour reprendre leur propre expression, en « chercheurs engagés » (*activist scholars*), censés représenter les intérêts de la communauté autoproclamée « descendante », et de répondre devant elle du traitement des restes, même quand cette obligation compliquait ou empêchait la conduite des recherches. Pour La Roche et Blakey les actions des lobbyistes pouvaient être interprétées comme un effort symbolique pour « saisir le pouvoir intellectuel » (*seizing intellectual power*) sur le site de fouilles et sur les restes des Africains réduits en esclavage, et ainsi de

s'approprier leur histoire collective. La prise en compte de ce geste par les chercheurs impliquait aussi un compromis éthique, en ce qu'il fallait gérer les recherches de façon à ce qu'elles puissent bénéficier à la communauté tout en gardant une validité scientifique.⁸ Pour Blakey, cela consistait à modérer les attentes du public afro-américain. Par exemple, une des demandes constantes faite aux chercheurs était de connaître les noms et les identités précises des anciens esclaves. Cependant, étant données les contraintes matérielles et méthodologiques, les responsables du projet ont dû avouer que ces informations ne seraient probablement jamais disponibles.⁹

- 7 Parmi les différentes méthodologies employées par les chercheurs, l'une suscitait particulièrement l'intérêt des journalistes et des membres du public qui suivaient l'avancée du projet. En extrayant et en analysant l'ADN mitochondrial¹⁰ des ossements trouvés sur le site, les généticiens pouvaient comparer des ensembles de variations dans ces anciens génomes avec ceux des échantillons contemporains prélevés sur les habitants de différentes régions du monde, afin de localiser les origines géographiques de la population du cimetière. Ce processus était difficile, à cause de la décomposition naturelle de l'ADN, qui empêchait dans de nombreux cas d'extraire des échantillons complets, et du fait de l'impossibilité d'historiciser les résultats des analyses, faute d'une base de données génétiques datant de la même période historique. Les généticiens ont donc pu en tirer des conclusions provisoires, mais en reconnaissant que celles-ci devaient être considérées en parallèle de résultats issus d'autres domaines d'étude, afin d'apporter un aperçu général des origines culturelles et géographiques diverses de la population du cimetière.
- 8 Néanmoins, après avoir constaté le vif intérêt du public pour cette application novatrice de la génétique, Rick Kittles, biologiste moléculaire, membre du projet et chercheur à Howard University, s'est donné pour but de trouver une façon de concilier cette nouvelle technologie et le désir du public afro-américain de connaître ses « véritables » origines. Dès 2000, un journal national publia une citation de Kittles, dans laquelle il affirmait que ses tests génétiques « d'ancestralité » seraient bientôt mis à la disposition du public, pour un prix avoisinant 300 \$. Cette semaine-là, Howard University dut suspendre ses lignes téléphoniques à cause du trop grand nombre d'appels à la fois des médias, des clients et des entrepreneurs qui souhaitaient obtenir davantage d'informations sur les tests de Kittles, alors que ceux-ci n'existaient encore qu'à l'état de projet.¹¹ En 2003, l'entreprise African Ancestry est lancée par Kittles et son partenaire d'affaires, Gina Paige, et offre des tests, disponibles en ligne, pour environ 350 \$. En commandant un test, les clients devaient recevoir par courrier un kit de prélèvement, comprenant une trousse de frottis buccal, et, après un délai de six à huit semaines, les résultats devaient leur être communiqués sous la forme d'un « certificat d'ascendance », signé par Kittles, contenant le nom d'un pays et d'un « peuple » africain avec lequel ils « partageaient de l'ancestralité génétique ».
- 9 Les tests ont bientôt attiré l'attention d'un professeur d'études afro-américaines à Harvard University, Henry Louis Gates, Jr., qui a décidé de les promouvoir activement dans sa série documentaire *African American Lives* (2006), où il examinait l'arbre généalogique de huit personnalités afro-américaines. Dans la dernière émission de la série, intitulée « Au-delà du Passage du milieu » (*Beyond the Middle Passage*), Gates dévoilait les résultats génétiques de chaque participant. Tout d'abord, un examen de « brassage génétique » (*genetic admixture*) découpait le génome des participants selon leurs pourcentages « d'ancestralité continentale », correspondant aux trois « populations fondatrices » de l'Amérique : « africaine », « européenne », et « américaine » (*Native*

American). Ensuite, chaque personne recevait les conclusions d'une analyse de son génome mitochondrial, et du chromosome Y pour les hommes.¹² Pour estimer l'ancestralité « maternelle » ou « paternelle » de chacun, une équipe de généticiens examinait une carte qui indiquait la position géographique d'autres individus « indigènes », parfois séparés par des milliers de kilomètres, partageant la même séquence ou « haplotype ».¹³ Une équipe d'historiens fournissait enfin des informations migratoires et démographiques sur la traite transatlantique, afin de savoir quelle était la concordance génétique (*genetic match*) sur la carte qui correspondait le plus probablement à un « véritable » lien de parenté ancestrale. Les participants apprenaient alors le nom de « leur peuple », et de leur nouveau pays d'appartenance en Afrique : par exemple, les Kpelle du Libéria ; les Tikar du Cameroun ; les Balantes en Guinée-Bissau, etc. A la fin de l'émission, pour résumer l'importance de son expérience, Oprah Winfrey affirmait : « A mon avis, l'information est le pouvoir. L'information est le pouvoir, et je me sens puissante grâce à cette information ».¹⁴

La construction des bases conceptuelles de la « diversité génétique humaine »

- 10 Si la révélation des résultats des tests « maternels » et « paternels » d'African Ancestry a constitué le point d'orgue de l'émission pour les participants d'*African American Lives* en 2006, les tests ont provoqué, dès leur apparition sur le marché, de vives critiques de la part de communauté des scientifiques et des généalogistes. D'une part, on attaquait la faiblesse méthodologique de ces tests : notamment, la nature probabiliste des résultats, enfin, la dépendance de ces derniers à une base de données génétiques propre à chaque laboratoire, qui entraînait le risque pour les clients de recevoir des conclusions diverses selon les entreprises commercialisant les tests. D'autre part, on critiquait les affirmations des directeurs d'African Ancestry quant à la pertinence historique et la portée sociale des tests. Par exemple, plusieurs des groupes nommés dans les résultats ne se reconnaissaient pas en tant que groupes unifiés à l'ère de la traite atlantique, ce qui semblait remettre en question la notion d'ancestralité africaine, définie par l'entreprise en tant qu'artéfact culturel, immuable et transmissible dans le temps. En outre, certains posaient la question suivante : qu'est-ce qui légitimait d'encourager les individus à s'identifier comme membres de groupes « ethniques » contemporains, sur la seule base du partage d'une séquence génomique datant peut-être de quelques centaines ou milliers d'années, et sans preuve d'un lien généalogique existant à l'époque de la traite atlantique ?¹⁵
- 11 Ces arguments soulignaient des difficultés méthodologiques, mais, plus grave encore, des problèmes épistémologiques et éthiques, notamment dans les tentatives de proposer la génétique comme un élément clé de l'identité et une source de connaissance de soi. Cependant, très souvent, le débat sur les tests d'African Ancestry était simplement résumé par des spécialistes en ces termes : « pour l'instant, la science n'en a pas encore les moyens ». Selon cet avis, prédominant chez les généticiens, il s'agissait d'une question de précision, qui avait donc besoin d'une solution technologique et analytique. Déjà, au cours des années 2000, la croissance d'un important corpus d'études statistiques sur la structure génétique des populations (*genetic population structure*) semblaient poser une réponse prometteuse à ces critiques pour le développement de la prochaine génération des tests « d'ancestralité ».

- 12 La recherche des « populations génétiques » a été une préoccupation majeure du domaine de la génétique humaine depuis la naissance de cette discipline, au début du XX^{ème} siècle.¹⁶ Comme l'a montré Veronika Lipphardt, la première période des études génétiques, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, fut caractérisée par des recherches sur des populations « idéales », afin de faciliter l'observation des mécanismes évolutifs, et de leurs conséquences chez les êtres humains.¹⁷ En particulier, les généticiens concentraient leur attention à la fois sur des populations historiquement « isolées » (*isolates*), et sur des populations récemment « croisées » (*crosses*), censées permettre de démontrer la présence des génotypes caractéristiques, et de faciliter l'étude des schémas d'hérédité génétique, d'après les lois de Mendel.¹⁸ Pendant cette période, le paradigme dominant guidant les recherches reposait sur les concepts de « races » humaines. En particulier, on cherchait à définir la structure de la variation génétique, afin d'étudier et expliquer scientifiquement l'existence des « races », ou de développer des dispositifs scientifiques et sociaux pour éliminer des éléments génétiques indésirables. Même après la fin de la Seconde Guerre Mondiale, à un moment où de nombreux autoproclamés généticiens antiracistes souhaitaient s'éloigner de l'eugénisme et du racisme « scientifique » nazi, la notion de l'existence biologique de la « race » demeurait incontestable pour ces derniers. Par contre, comme plusieurs d'entre eux essayèrent de montrer par leurs contributions aux déclarations de l'UNESCO, le vrai enjeu consistait à mettre en évidence la non pertinence de la « race » en ce qui concernait le développement de l'intelligence, des pathologies psychologiques, et des comportements sociaux.¹⁹
- 13 Néanmoins, à partir des années 1950, les fondateurs du nouveau domaine de la génétique des populations affichèrent publiquement un changement de perspective, passant du concept de « races » humaines à celui de « diversité génétique » de l'humanité. Cette dernière était conceptualisée comme étant le fruit d'anciennes migrations, isolements et croisements, qui auraient façonné, pendant des dizaines de milliers d'années, des populations morphologiquement diverses, portant des variantes génétiques légèrement différenciées. Les premières études moléculaires avaient déjà indiqué qu'aucun groupe actuel identifié par les généticiens (sur la base des distinctions culturelles, linguistiques, géographiques, morphologiques, etc.) ne possédait un génotype « vraiment » distinctif, ce qui semblait suggérer que les fonds génétiques de ces premières populations avaient été déjà largement dispersés par les migrations, les colonisations, et les brassages démographiques de l'époque moderne.²⁰ Cependant, on postulait qu'en récoltant et en comparant les données moléculaires des individus de toutes les régions du monde, les généticiens pourraient découvrir les structures des « populations naturelles » sous-jacentes.²¹
- 14 En effet, dans les années 1990, à la veille du premier séquençage du génome humain, les généticiens du Human Genome Diversity Project (HGDP) planifiaient et commençaient à mener ce grand processus d'échantillonnage, censé représenter la totalité de la « diversité » génétique humaine. Après de nombreux débats sur la manière la plus adaptée de trouver la plus grande quantité possible de variations génétiques, les organisateurs du projet décidèrent de viser « des populations qui pourraient aider les scientifiques à répondre aux questions spécifiques concernant les processus ayant fortement influencé la composition des groupes ethniques, linguistiques et culturels actuels ; les populations anthropologiquement uniques ; les isolats linguistiques ; les populations pouvant se révéler instructives pour identifier l'étiologie des maladies

importantes ; et les populations menacées de perdre leur identité comme groupes manifestement différenciés par leur culture, leur langage ou leur situation géographique ».²² Pour identifier des groupes « sur le terrain », les organisateurs de l'HGDP cherchèrent à travailler en lien avec des anthropologues culturels et biologiques, capables d'établir des contacts avec les groupes, et d'effectuer des prélèvements sur les individus jugés représentatifs de leur « population ».²³ À défaut, les généticiens qui dirigeaient le projet s'appuyèrent sur des cartes ethnographiques comme *Africa : Its People and Their Culture History* (1959) de George Peters Murdock, une compilation d'études ethnographiques, principalement écrites durant l'époque coloniale, qui retraçait les frontières des groupes « ethniques » telles qu'elles avaient été identifiées par des anthropologues européens et américains, sur les territoires africains.²⁴

- 15 Loin de problématiser les histoires coloniales et les relations de pouvoir qui avaient influencé la classification, la cartographie et l'articulation des identités « ethniques », en Afrique en particulier, ou d'interroger les enjeux socio-politiques concernant les communautés sélectionnées comme groupes « d'intérêt scientifique » par le HGDP, les organisateurs cherchaient des « populations » statiques, traditionnelles, qui pourraient représenter, autant que possible, les populations humaines originaires. En tenant compte aussi du positionnement géographique des groupes participants, les généticiens comptaient construire des cartes qui montreraient la distribution des variantes génétiques chez les « populations indigènes » du monde, afin de mieux comprendre l'histoire des anciennes migrations. Dans les faits, en catégorisant et en étiquetant les échantillons génomiques en fonction d'un groupe et d'une région d'origine, les scientifiques de l'HGDP et d'autres projets similaires ont essentialisé le lien imaginaire entre les « gènes », les « populations », et la géographie, pour créer des « stocks » génétiques qui constitueraient ensuite les points de référence pour les « origines ancestrales » du reste du monde.²⁵
- 16 Les projets d'échantillonnage génomique des années 1990 et 2000 ouvrirent bientôt la voie aux recherches analytiques sur la structure génétique des « populations ». Dans ces études, une technique d'analyse par composantes principales (ACP) est généralement employée pour visualiser la distance moyenne allélique entre plusieurs échantillons génomiques, et pour regrouper ainsi des individus selon leur « différence » ou leur « proximité » génétique globale.²⁶ Les regroupements statistiques qui en résultent peuvent être ensuite interprétés comme preuve de l'existence de structures de « populations » génétiques. Par exemple, en 2002, un premier article de Rosenberg *et al.* affirmait que, même si 93-95 % de la variation génomique humaine totale s'expliquait par les différences individuelles, on pouvait facilement percevoir cinq à six regroupements globaux correspondant aux principales régions mondiales.²⁷ Malgré les arguments de certains critiques, qui signalaient que les résultats de l'étude dépendaient en grande partie de la sélection et taille des échantillons, l'article de Rosenberg *et al.* a suscité un vif débat dans la communauté scientifique sur la (non) correspondance entre ces regroupements « naturels » et les notions populaires des « races continentales ».²⁸ Quelques années après, Novembre *et al.* ont fait la une des revues génétiques avec leur article « Les gènes reflètent la géographie », sur la structure des « populations » en Europe, région traditionnellement conçue dans le domaine comme étant très homogénéisée génétiquement. Dans leur étude, les auteurs ont superposé les résultats de leur ACP sur une carte géopolitique de l'Europe, signalant ainsi que 90 % des participants (qui devaient être issus de quatre grands-parents nés dans le même pays) étaient tracés

sur la carte à 700km de leur « origine », fixée au point central géographique de leur pays de naissance. Ils conclurent : « les résultats sont pertinents pour les perspectives des tests génétiques d'ancestralité ; l'ADN d'un individu peut être utilisé pour déduire son origine géographique avec une précision étonnante – parfois dans un rayon de quelques centaines de kilomètres ». ²⁹

- 17 Ces études, dans lesquelles on peut entrevoir les processus de *construction* des « populations » génétiquement significatives, ont été cependant considérées dans le domaine comme une preuve de l'*existence* de la structure génétique des « populations », démontrant ainsi la possibilité de situer l'origine ou les origines « génétiques » de tout individu au sein d'une ou plusieurs populations dites « ancestrales ». En analysant de près les regroupements statistiques d'un grand nombre d'échantillons d'une région spécifique (par exemple : l'Europe ; l'Afrique de l'Ouest ; l'Asie de l'Est), les chercheurs des sociétés génétiques ont donc essayé d'isoler des variations d'allèles « informatifs », qui serviraient de marqueurs « d'origine » pour caractériser des « populations » à chaque fois plus localisées, plus « précises ». Ensuite, ces « populations » sont rattachées à des zones géographiques particulières, prédéfinies, correspondant soit à des États-nations (Mali ; Ireland ; Cameroun/Congo) ; soit à des régions linguistiques ou « culturelles » (Scandinavie ; Balkans ; Moyen-Orient) ; soit à des groupes considérés comme génétiquement distincts (ashkénaze ; iakoute ; sarde), mais surtout en privilégiant les groupes et les régions considérés notamment comme sources de migrations historiques vers l'Amérique du Nord. Pour compléter le processus, sur les pages d'accueil des principales entreprises « d'ancestralité » des États-Unis, ces « populations génétiques » sont converties en « groupes » et « régions » dits « ethniques » ou « ancestraux », tandis que les clients potentiels sont invités à faire un test pour découvrir leur « ethnicité » ou « ancestralité ». ³⁰ Selon ce discours, ces concepts, entendus dans les sciences sociales comme des processus expérientiels et relationnels, articulés autour des enjeux socio-politiques, deviennent réifiés, liés à une essence biologique, et convertis en un produit commercialisé.

Des concepts génétiques aux discours sociaux des consommateurs

- 18 Pour cette nouvelle génération de tests génétiques « d'ancestralité », on peut percevoir une légère modification de perspective en ce qui concerne les applications prévues, par rapport aux produits originaux d'African Ancestry. Les trois grandes entreprises actuelles aux États-Unis – 23andMe, AncestryDNA et FamilyTreeDNA – ont travaillé en collaboration avec des généalogistes chevronnés pour construire des produits permettant d'aider les membres des communautés généalogiques américaines et internationales à approfondir la connaissance de leur arbre généalogique, et d'attirer également un grand public de « néophytes », intéressé principalement par l'aspect « ethnique » – parfois nommé « anthropologique » – du test. En testant les analyses et en comparant les résultats avec les origines connues de leurs propres ancêtres, selon leur arbre généalogique, ces généalogistes ont aussi aidé à peaufiner la méthodologie de la construction des produits génétiques. Certains d'entre eux sont ensuite persuadés à se convertir en « généalogistes génétiques », en assumant d'une part la mission de promouvoir l'usage général de ces tests, manifestement scientifiques et fiables, dans les recherches généalogiques. D'autres se dédient à faire pression sur les entreprises, pour

affiner leurs produits et pour offrir davantage d'outils analytiques à leur communauté de clients en ligne, afin de leur donner la liberté d'utiliser les informations génomiques comme ils l'entendent.

- 19 Du côté des généalogistes, les tests constituent principalement la source de nouvelles pistes pour poursuivre leurs recherches généalogiques. Par exemple, l'accès aux communautés en ligne d'utilisateurs de tests permet de trouver et de contacter des cousins américains éloignés, dont l'existence est indiquée par le partage des segments génomiques. Dans certains cas, en reliant ces informations à leurs arbres généalogiques respectifs, les clients peuvent identifier un ancêtre commun remontant à plusieurs générations, et proposer une explication de la division familiale originale. Pour les descendants des individus *esclavisés*, dont les aïeux furent souvent séparés intentionnellement par les marchands d'esclaves, ces retrouvailles américaines peuvent être autant, voire plus significatives et émouvantes, que l'identification de leurs « origines génétiques » en Afrique. Certains généalogistes se plaignent de l'attention accordée par les entreprises et par les clients « néophytes » à cet autre aspect du test, en signalant qu'en remplaçant les démarches qualitatives de la généalogie traditionnelle par les résumés géographiques et quantitatifs de « l'ancestralité », on risque de ne plus valoriser l'histoire familiale en tant qu'expérience narrative, léguée et élaborée de génération en génération par des rapports avec les parents connus.
- 20 De même, certains signalent qu'il serait prudent de se prémunir contre l'usage des données « ethniques » pour valider ou réfuter la « vérité » des histoires orales. Le cas le plus fréquent est celui des individus qui cherchent à savoir s'ils ont « vraiment » un aïeul amérindien.³¹ Comme l'a souligné Henry Louis Gates, Jr., ce « mythe » est courant dans les familles afro-américaines, où la croyance en l'existence d'un ancêtre « *Native American* » correspond souvent au désir de faire remonter l'ascendance de la famille à une source américaine, « indigène », et également à une tentative de masquer les origines des individus issus des viols commis par les propriétaires européens d'esclaves.³² Dans un article de la revue afro-américaine *The Root* dont il est le rédacteur-en-chef, Gates raconte sa découverte du manque de marqueurs « amérindiens » dans ses propres résultats génomiques, et invite les lecteurs à se confronter à « la vérité » : la plupart des Afro-Américains ne sont pas « un peu Indiens ». Bien que le diagnostic de Gates pointe une tendance répandue dans les familles afro et euro-américaines à cultiver le mystère autour des origines amérindiennes, il minimise l'importance personnelle de ces « mythes » pour le maintien d'une dignité des ancêtres touchés par l'esclavage, et laisse de côté le fait que les identités sociales ne correspondent pas principalement au patrimoine génétique, mais plutôt à la construction et mise en acte des liens d'affiliation sociale et culturelle, impossibles à révéler par des analyses génomiques.
- 21 Pour les « néophytes », le test génétique « d'ancestralité » constitue, plutôt qu'un outil généalogique, un dispositif scientifique capable de répondre à la question : « qui suis-je ? » – ou même – « *que* suis-je ? ». Dans cette perspective, on comprend « l'ancestralité » et « l'ethnicité » comme des propriétés qui se retrouvent naturellement à l'extérieur de l'espace national des États-Unis – au sein des pays et des groupes moins métissés à qui l'on suppose encore une mémoire de leurs traditions et de leurs origines historiques et culturelles – mais qui peuvent être récupérées par les clients, grâce au décodage de leurs données génomiques. Paradoxalement, pour certains clients, un des aspects les plus attrayants des identités « ethniques » et « ancestrales » offertes par les entreprises est leur qualité déterministe, biologique. Contrairement à la perception des catégories

« raciales » encore prédominantes dans la société américaine, articulées notamment par l'apparence (la couleur de peau, la texture des cheveux, les caractéristiques faciales) mais aussi par des pratiques dynamiques culturelles et l'affiliation active aux groupes sociaux, les résultats génomiques semblent fournir une « vérité » intérieure, constante, construite sur l'héritage moléculaire de générations d'ancêtres. Néanmoins, ce portrait « ethnique » est toujours varié, composé de plusieurs « populations » diverses, offrant aux clients la possibilité de privilégier certaines dénominations « ancestrales » et de minimiser l'importance de certaines autres selon leurs envies.

- 22 A cet égard, le contenu des résultats est toujours lu de manière subjective, plutôt que prescriptive. Par exemple, Régine, une étudiante afro-américaine de New York, a été ravie de recevoir les résultats suivants : « 95 % [d'ancestralité] africaine ; 2 % irlandaise ; 1 % italienne/grecque ; <1 % Caucase de l'Ouest », car les origines de son ancestralité « africaine », partagées entre le Nigéria, le Bénin, et le Togo, semblaient confirmer la légende familiale que la plupart de sa famille était issue d'une colonie d'Igbos nigériens en Caroline du Sud. Néanmoins, tandis que ses parents ont tiré une fierté du « fait » d'être presque cent pour cent « nigérienne », Régine s'est efforcée de faire remarquer aussi son ancestralité « européenne », statistiquement beaucoup moins importante, en signalant sa volonté aussi de reconnaître sa « diversité génétique », et de mettre son identité nationale en tant qu'Américaine avant sa catégorie « raciale ». En faisant référence aux critiques de ses proches, qui l'ont accusé de « se vouloir Blanche », Régine signale cependant la difficulté de contester la primauté des conceptions « raciales » de l'identité dans la société américaine actuelle. Dans ce cas, la question n'est pas de reconnaître, ni de « prouver » la composition « ethnique » génétique de chacun, mais plutôt de remettre en cause les divisions politiques et sociales qui promeuvent la distinction persistante des catégories « raciales » dans la société américaine. Pourtant, les entreprises promeuvent une représentation des États-Unis comme une nation multi-ethnique, très métissée, dont le problème principal est la non-reconnaissance de l'étendue de sa propre « diversité génétique ». Dans cette conception, « l'ethnicité » est proposée comme une alternative positive au système d'identification « raciale » qui prédomine dans la société américaine. Cependant, en pratique, ces informations continuent à tourner autour de l'axe des catégories « raciales » américaines, semblant parfois confirmer l'identité « raciale » d'un client, et parfois offrir une séduisante palette de nouvelles affiliations potentielles, qui s'enracinent pourtant dans le même paradigme hiérarchisant et essentialiste.

Conclusions

- 23 Dans cet article nous avons retracé les origines des tests génétiques « d'ancestralité » américains depuis leur point de départ, comme outil généalogique, censé être capable de répondre à un urgent désir social : connaître les origines géographiques et culturelles des Africains réduits en esclavage. Dans le contexte de l'African Burial Ground Project, cet objectif fut proposé comme une manière de réparer les injustices de la traite transatlantique et du racisme historique contre la communauté afro-américaine ; ensuite, la commercialisation et l'écho médiatique des premiers tests ont fait des données génétiques une source de puissance et d'émancipation, accessible à tous les Afro-Américains. Du côté scientifique, cependant, nous avons constaté que la construction des structures génétiques des « populations », qui forment la base conceptuelle des tests génétiques « d'ancestralité », semble confirmer une vision d'un monde qui est, de fait,

divisé en « populations » indigènes et métissées, originaires et diasporiques, caractérisées par des différences biologiques quantifiables. En mobilisant cette « vérité », les entreprises insistent sur l'importance sociale et personnelle pour chaque individu de prendre connaissance des « origines ethniques », comme manière de « se connaître soi-même ». Paradoxalement, ce penchant pour des interprétations génétiques et essentialistes de « l'ancestralité » risque de mener à une dévalorisation des sources alternatives de connaissance sur les ancêtres, ou d'ébranler les histoires orales qui ne concordent pas avec les données génomiques. Tout au long de ce processus, nous pouvons voir comment les conceptions génétiques de la « diversité humaine » se nourrissent de notions approximatives de « l'ethnicité », de « l'indigénité » et de la « différence », en formant des boucles conceptuelles qui reproduisent ces distinctions et nomenclatures, cette fois en tant que « fait scientifique ».³³ De cette façon, loin d'ébranler les structures « raciales » de la société américaine, les entreprises génétiques proposent d'imposer une nouvelle gamme d'origines « ethniques », censée remplacer l'image des États-Unis comme une société racialement divisée par celle d'une nation profondément métissée et génétiquement « multi-ethnique ».

NOTES

1. Voir par exemple : Lewontin, Richard « The Apportionment of Human Diversity » *Evolutionary Biology* 6 (1972), p. 381-98.
2. Cavalli-Sforza, L. Luca. « The Human Genome Diversity Project : Past, Present and Future. » *Nature Reviews* 6 (2005), p. 333-40 ; Wells, Spencer. *The Journey of Man : A Genetic Odyssey*. Kindle. London : Penguin, 2003.
3. Pour une liste complète des entreprises génétiques « d'ancestralité », anciennes et nouvelles, voir : http://www.isogg.org/wiki/List_of_DNA_testing_companies.
4. Gates Jr., Henry Louis. *In Search of Our Roots : How 19 Extraordinary African Americans Reclaimed Their Past*. Kindle. New York : Crown, 2009.
5. Haley, Alex. *Roots : The Enhanced Edition. The Saga of an American Family*. Kindle. New York : Vanguard, 2007.
6. Voir par exemple : Washington, Harriet A. *Medical Apartheid : The Dark History of Medical Experimentation on Black Americans from Colonial Times to the Present*. New York : Anchor, 2008 ; Reverby, Susan M. *Examining Tuskegee : The Infamous Syphilis Study and Its Legacy*. Chapel Hill : UNC Press, 2009.
7. Blakey, Michael L. « Bioarchaeology of the African Diaspora in the Americas : Its Origin and Scope. » *Annual Review of Anthropology* 30 (2001), p. 287-422 ; Mack, Mark E., & Michael L. Blakey. « The New York African Burial Ground Project : Past Biases, Current Dilemmas, and Future Research Opportunities. » *Society for Historical Archaeology* 38, no. 1 (2004), p. 10-17.
8. La Roche, Cheryl J., & Michael L. Blakey. « Seizing Intellectual Power : The Dialogue at the New York African Burial Ground. » *Historical Archaeology* 31, no. 3 (1997), p. 84-106.
9. Dade, Corey, Sarah A. Tishkoff, Linda Heywood, & Michael L. Blakey. « Setting the Stage for Understanding Ancestry of African Americans. » Présenté au colloque : *The African Diaspora : Integrating Culture, Genomics and History*, National Museum of Natural History, 12 sep. 2013.

Mis en ligne le 13 nov. 2013, consulté le 8 fév. 2015. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=9K4A7e3clMM>.

10. Les mitochondries, qui constituent la source principale d'énergie pour les cellules eucaryotes, sont des organites anciens qui ont été assimilés par des cellules des organismes complexes il y a des milliards d'années, tout en conservant leur propre génome. Les analyses de l'ADN mitochondrial humain sont souvent utilisées dans le domaine de « l'anthropologie génétique » pour reconstruire des généalogies et migrations « maternelles » anciennes et préhistoriques, car ce matériel génomique est transmis à chaque génération de la mère à l'enfant, sans changements de séquences (recombinaison). Des mutations génomiques, rares et aléatoires, accumulées au cours de plusieurs milliers d'années, fournissent des traces biologiques (dits « haplotypes »), permettant aux généticiens d'estimer les origines approximatives de ces « lignées », en comparant l'incidence des haplotypes mitochondriaux dans des populations habitant de différentes régions mondiales aujourd'hui.

11. Roberts, Dorothy. *Fatal Invention : How Science, Politics, and Big Business Re-Create Race in the Twenty-First Century*. New York : The New Press, 2011, p. 230-236.

12. Les analyses du chromosome Y, possédé uniquement par les hommes, se centrent sur une région spécifique du chromosome qui est transmise à chaque génération de père en fils sans recombinaison, mais qui accumule très lentement des mutations ponctuelles d'ADN. En analysant les mutations à plusieurs *loci* (emplacements) sur le chromosome du client, et les comparant avec une base d'échantillons génétiques prélevés sur de différentes populations régionales, les généticiens cherchent des concordances qui pourraient indiquer une ascendance commune paternelle, reliant ainsi le client à une population putative « d'origine ». Pour des informations sur les tests d'ADN mitochondrial, voir la note ¹¹.

13. Dans les analyses génétiques « d'ancestralité », l'haplotype est généralement défini comme un ensemble de variations, dites « polymorphismes d'un seul nucléotide » (SNPs, *single nucleotide polymorphisms*), habituellement transmises ensemble de génération en génération par la reproduction sexuelle. Pour l'ADN mitochondrial et le chromosome Y, les haplotypes sont classés en « haplogroupes », indiquant leur provenance d'un même ancêtre maternel ou paternel, il y a des centaines ou des milliers d'années. Voir aussi les notes ¹¹ et ¹³.

14. « I think information is power, man. Information is power, and I feel empowered by this information. ». Dans Gates Jr., Henry Louis et al. « African American Lives. » PBS, 2006.

15. Les arguments principaux en faveur et contre les tests d'African Ancestry sont signalés dans les articles suivants : Rotimi, Charles N. « Genetic Ancestry Tracing and the African Identity : A Double-Edged Sword ? » *The American Journal of Human Genetics* 86 (2003), p. 661-73 ; Oduah, Chika S. « The DNA Debate : Can It Help Black Chicagoans Find African Relatives ? » *Medill Reports Chicago*, mis en ligne le 1 déc., 2009, consulté le 8 fév. 2015. URL : <http://newsarchive.medill.northwestern.edu/chicago/news.aspx?id=150565>.

16. La définition de ce qui constitue une « population » humaine génétique a fait l'objet de grands débats et controverses académiques tout au long du siècle dernier. Dans le domaine de la génétique des populations, le concept renvoie à l'existence théorique de groupes reproducteurs dont les membres partagent des patrimoines génétiques distincts, grâce aux circonstances d'isolation et aux pratiques d'accouplement endogamiques au fil de nombreuses générations. Dobzhansky, Theodosius. « On Species and Races of Living and Fossil Man. » *American Journal of Physical Anthropology* 2, n°3 (1944), p. 251-65.

17. Lipphardt, Veronika. « Isolates and Crosses in Human Population Genetics : Or, A Contextualization of German Race Science. » *Current Anthropology* 53, n° 5 (2012), p. S69-82.

18. Gregor Mendel, le moine autrichien, est parfois crédité aujourd'hui d'avoir fondé le domaine de la génétique avec ses expériences sur les petits pois au milieu du XIX^{ème} siècle. A travers ses observations sur la transmission des caractères physiques – tels que la couleur de la fleur ou la forme de la cosse – au cours de plusieurs générations d'hybridation entre deux différents types

de plante, Mendel établit trois lois relatives aux mécanismes sous-jacents de l'hérédité génétique, à savoir : la loi d'uniformité des hybrides de première génération, dite la loi de « dominance » ; celle de la ségrégation indépendante des caractères héréditaires multiples ; et celle de la disjonction des caractères.

19. Montagu, M. F. Ashley. *Man's Most Dangerous Myth: The Fallacy of Race*. Kindle. New York : Columbia University Press, 1945 ; Comas, Juan. « 'Scientific' Racism Again ? » *Current Anthropology* 2, n°4 (1961), p. 303-40.

20. Reardon, Jenny. *Race to the Finish: Identity and Governance in an Age of Genomics*. Princeton : Princeton University Press, 2005, p. 60-71 ; Gannett, Lisa. « Making Populations : Bounding Genes in Space and in Time. » *Philosophy of Science* 70, no. 5 (2003), p. 989-1001.

21. D'après la présentation du généticien américain Adriano Buzzati-Traverso à l'occasion du Cold Spring Harbor Symposium on Quantitative Biology en 1950 : « En dessous des variations visibles, il y a des systèmes de gènes et des chromosomes qui sont à l'œuvre, et qui contiennent la variabilité et la révèlent selon les principes de l'héritage mendélien ». Reardon, Jenny. *Race to the Finish: Identity and Governance in an Age of Genomics*. Princeton : Princeton University Press, 2005, p. 63.

22. National Research Council. *Evaluating Human Genetic Diversity*. Washington DC : National Academy Press, 1997, p. 13.

23. Reardon, Jenny. *Race to the Finish: Identity and Governance in an Age of Genomics*. Princeton : Princeton University Press, 2005, p. 78-89.

24. Braun, Lundy, & Evelyn Hammonds. « Race, Populations, and Genomics : Africa as Laboratory. » *Social Science & Medicine* 67 (2008), p. 1580-88. Une reproduction interactive de la carte de Murdock est disponible sur le site web de Harvard University : <http://worldmap.harvard.edu/africamap/>.

25. Pour une critique d'un autre projet mondial d'échantillonnage, le *Genographic Project*, coordonné par National Geographic, voir : TallBear, Kim. « Narratives of Race and Indigeneity in the Genographic Project. » *Journal of Law, Medicine & Ethics* (2007), p. 412-24.

26. L'ACP est une méthode statistique permettant de produire une synthèse visuelle de la variation allélique moyenne des individus, présentée sous la forme d'une graphique multidimensionnelle, qui les situe selon leur distance génétique relative. La « variation allélique » correspond à l'existence de plusieurs différentes combinaisons de séquences génétiques à un locus (emplacement) particulier sur un chromosome.

27. Rosenberg, Noah A., Jonathan K. Pritchard, James L. Weber et al. « Genetic Structure of Human Populations. » *Science* 298 (2002), p. 2381-85. En réalité, l'article de Rosenberg et al. reproduisait en grande partie des conclusions présentées antérieurement par le généticien et directeur de l'HGDP, Luca Cavalli-Sforza. Voir par exemple : Cavalli-Sforza, L. Luca. « Genes, Peoples, and Languages. » *PNAS* 94 (1997), p. 7719-24.

28. Sur les critiques méthodologiques : Serre, David, & Svante Pääbo. « Evidence for Gradients of Human Genetic Diversity Within and Among Continents. » *Genome Research* 14 (2004), p. 1679-85 ; Rosenberg, Noah A., Saurabh Mahajan, Sohini Ramachandran et al. « Clines, Clusters, and the Effect of Study Design on the Inference of Human Population Structure. » *PLOS Genetics* 1, n°6 (2005), p. 0660-71. Sur la question de la « race » : Bamshad, Michael, Stephen Wooding, Benjamin A. Salisbury, & J. Claiborne Stephens. « Deconstructing the Relationship between Genetics and Race. » *Nature Reviews* 5 (2004), p. 598-609 ; Kittles, R. A., & K. M. Weiss. « Race, Ancestry, and Genes : Implications for Defining Disease Risk. » *Annual Review of Genomics and Human Genetics* 4 (2003), 33-67.

29. Novembre, John, Toby Johnson, Katarzyna Bryc et al. « Genes Mirror Geography within Europe. » *Nature* 456 (2008), p. 98-103.

30. AncestryDNA (<http://dna.ancestry.com/>) et FamilyTreeDNA (<https://www.familytreedna.com/family-finder-compare.aspx>) emploient les termes « ethnicité » et

« d'origine ethnique » tandis que 23andMe (<https://www.23andme.com/ancestry/>) préfère le terme « composition ancestrale » pour son produit.

31. De même, l'anthropologue Kim TallBear a signalé les éventuelles conséquences nuisibles pour les communautés amérindiennes par rapport aux usages des tests d'ADN par la population majoritaire pour déterminer son ascendance « *Native American* » : TallBear, Kim, & Deborah A. Bolnick. « 'Native American DNA' Tests : What Are the Risks to Tribes ? » *The Native Voice* D2 (2004) ; TallBear, Kimberly. « DNA, Blood, and Racializing the Tribe. » *Wicazo SA Review* 18, n°1 (2003), p. 81-107.

32. Gates Jr., Henry Louis. « High Cheekbones and Straight Black Hair ? » *The Root*, mis en ligne le 29 déc., 2014, consulté le 8 fév. 2015. URL : http://www.theroot.com/articles/history/2014/04/why_most_black_people_aren_t_part_indian.html

33. Sur la création des boucles conceptuelles sur la notion de « race » dans les études génomiques, voir aussi : Kahn, Jonathan. *Race in a Bottle : The Story of BiDiL and Racialized Medicine in a Post-Genomic Age*. New York : Columbia University Press, 2012 ; Duster, Troy. "Buried Alive : The Concept of Race in Science." Dans *Genetic Nature/Culture*, édité par Alan H. Goodman, Deborah Heath, & Susan M. Lindee, 258-77. Berkeley : University of California Press, 2003.

RÉSUMÉS

Cet article examinera la manière dont les tests génétiques « d'ancestralité » ont été promus et développés durant les deux dernières décennies comme outil généalogique, censé permettre de trouver les origines géographiques et « ethniques » des groupes diasporiques aux Etats-Unis. Nous nous intéresserons au cas des descendants d'Africains réduits en esclavage, en portant notre attention sur le contexte historique et les discours politiques qui ont mené à proposer ces tests comme un moyen de réparer les dommages sociaux et psychologiques de la traite transatlantique. En analysant les théories et les processus impliqués dans la création des tests « d'ancestralité », nous verrons ensuite comment ces derniers ont mené à la reproduction d'une vision du monde divisée en « populations » « indigènes » et « métissées », qui fait de la « vraie » diversité humaine une donnée quantifiable, cartographiable, et biologique. Finalement, nous regarderons comment ces concepts génétiques sont interprétés et mobilisés dans les discours et les pratiques des acteurs sociaux à la recherche de leurs « racines » ancestrales.

This article examines the way in which genetic « ancestry » tests have been promoted and developed over the last two decades as a genealogical tool, ostensibly capable of finding the geographic and « ethnic » origins of diasporic groups in the US. We follow the case of the descendants of enslaved Africans, emphasizing the historical context and political discourses that led to the proposal of these tests as a means to repair the social and psychological harm done by the transatlantic slave trade. Furthermore, by analysing the theories and processes implicated in the creation of « ancestry » tests, we point out how they have led to the reproduction of a vision of the world as divided into « indigenous » and « mixed » populations, in which « true » human diversity is conceived of as quantifiable, mappable, and biological. Finally, we evaluate how these genetic concepts are being translated in the discourses and practices of social actors in the search of their ancestral « roots ».

INDEX

Mots-clés : ancestralité, génétique, ethnicité, généalogie, transatlantique

Keywords : ancestry, genetics, ethnicity, genealogy, transatlantic.

AUTEUR

SARAH ABEL

ESR Marie Curie Fellow du projet EUROTAST

doctorante du Centre international des recherches sur les esclavages (CIRES), et de l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS), Paris

EUROTAST (<http://eurotast.eu/>), un projet international Marie Curie Actions, a pour but d'étudier les histoires et héritages de la traite transatlantique d'esclaves, notamment en utilisant des technologies de pointe pour révéler de nouvelles informations sur les expériences et histoires africaines du monde atlantique.

sarah@eurotast.eu